dans les extrêmes, bien que la sécheresse semble l'avoir emporté, n'a pas été aussi défavorable aux produits des champs qu'on l'avait d'abord augure. Les nouvelles plantations surtout semblent s'être fort bien accommodées de ces alternatives extrêmes de sécheresse et d'humidité, du moins si j'en juge par celles que j'ai faites moi-même, et par les renseignements que j'ai eu, d'un grand nombre de personnes, qui ont tiré des plants de ma petite pépinière, le printemps dernier. M. le Juge Roy de la Malbaie, m'écrit que les pommiers nains que je lui ai envoyés, en mai dernier, se sont couverts de fleurs presque aussitôt que plantés, et que l'un d'eux, un Fameuse, porte actuellement trois magnifiques pommes. Un ami m'informe pareillement que le Dr. Dubord, des Trois-Rivières, a de semblables nains, plantés l'année dernière, chargés de fruits cette année. Je me réjouis doublement de ces succès; d'abord parce qu'ils sont une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà avancé: qu'on peut avoir de bons et beaux fruits partout, dans notre Canada, jusque dans les montagnes des Laurentiles; et en second lieu, parce qu'ils font voir l'erreur de ceux qui pensent que les cheveux grizonnants de leur tête leur disent qu'il ne faut plus songer à planter.

La sécheresse semble avoir sévi plus dans les Etats voisins que dans le Canada. Les campagnes du Newhampshire et du Maine, sur la ligne du Grand Tronc, nous laissaient voir partout les suites de ses ravages; près récemment tondus presque sans verdure, champs de maïs à tiges rabougries et souffrantes, pommes de terre dont les feuilles à demi développées indiquaient l'état de langueur, vergers presque sans fruits et à végétation tout à fait pauvre, etc., etc. Même apparence entre Portland et Boston sur le ligne du chemin de fer *Boston et Maine*. Sur la ligne du Western Railway, entre Boston et Albany, cet état souffrant de la végétation ne paraissait être interrompu que dans le voisinage des rivières, comme dans les vallées du Connecticut, de l'Hudson, etc. Mais sur le parcours du *New-York Central Railway*, entre Albanay et Buffalo, surtout dans la vallée du Mohawek, c'était un tout autre aspect. Là on voyait clairement l'effet produit par l'humidité de la rivière et du canal Erié, qui longe cette vallée d'un bout à l'autre. Champs de maïs, de pommes de terre, de sorgho, de houblon, etc., partout c'était l'apparence la plus riante. Les fruits dans les vergers sans être abondants étaient cependant assez nombreux. J'ai remarqué, surtout dans cette dernière partie, grand nombre de jeunes vergers, et de la plus belle apparence, tant par la taille soignée des arbres que par l'état de culture auquel était soumis le sol. Ces nouveaux vergers étaient le plus souvent semés de maïs, pommes de terre, ou en céréals, et se composaient pour la plupart, de pommiers; les poiriers, pruniers et cerisiers, qu'on rencontrait assez fréquemment aussi, appartenaient presque toujours à des jardins, ou se tenaient isolés autour des habitations.

Ma première visite à Boston fut au jardin du parc, attenant à la commune. Ce jardin, qui est asssez riche en fleurs, est très-bien tenu, et présente un magnifique coup-d'œil avec ses haies de troëne, ses gazons si bien tondus, ses vastes pièces d'eau si bien encadrées dans leurs rives de pierre de taille, etc. Etant la propriété de la cité, il est confié, pour son entretien, aux soins d'un gardien qui trouve sa rénumération dans la vente qu'il fait des plantes, tant du parterre que des serres y atténantes, qu'il sait multiplier. Comme on sait apprécier là les avantages de la verdure, comme on sait aussi respecter la propriété publique! Partout vous voyez la foule, dans les moments d'affluence, se resserrer pour respecter les gazons qui ne sont pas destinés à être foulés aux pieds; les plantes sont partout intactes, on se donnerait bien le garde d'en détacher le moindre rameau et encore plus d'en blesser le tronc? Le Canadien qui, en défrichant chant sa terre, n'a vu que des ennemis dans les arbres nombreux qui en hérissaient la surface, semble les considérer encore comme tels partout où il les rencontre. Il a si bien su en débarasser son sol que le plus souvent vous n'en voyez plus un seul pied dans ses champs, pas même autour de son habitation, pour lui offrir le frais de son ombrage pendant les chaleurs; et vous voyez presque partout le long des chemins, dans nos campagnes, les rares individus qui ont échappé à la hache du défricheur, ou qu'une main intelligente a su y faire croître, mutilés ou avariés par des passants, qui à la façon d'enfants étourdis, se font un cruel plaisir de donner la mort à des objets qui ne veulent vivre que pour leur propre avantage. Quel contraste aussi avec nos cités de Québec et de Montréal, et surtout de Québec, encore si pauvres en fait de places publiques et de plantations!

Conformément au programme que je m'étais tracé d'avance, je me suis rendu à Cambridge, un des faubourgs de Boston, pour visiter la pépinière de M. Hovey, qu'un magnifique catalogue illustré donnait pour très-considérable et très-intéressante. Mais quelle déception! Ne cherchez point ici de pommiers, pruniers, cerisiers, etc., il n'y en a point; quoique assez considérable en étendue, cette pépinière consiste presque uniquement en poiriers, en arbres toujours verts et en plantes de serre. Elle présentait presque dans toutes ses parties, un sol mal entretenu, où les mauvaises herbes se disputaient le terrain, avec des plants souvent fort négligés eux-mêmes. Enfin je m'en revins avec le plus vif désir de visiter d'autres pépinières, pour m'assurer si tous les pompeux catalogues des yankees n'étaient pas comme dans ce cas-ci de véritables *humbugs*.

L'ABBÉ PROVANCHER.

(*A continuer.*)

Conduite singulière de certains journaux.

Nous lisons dans le *Défricheur* du 22 Septembre:

"La *Revue Agricole* a reproduit trois de nos articles. Par "une disposition particulière dans la mise en page, on ne nous "donnait crédit que pour un seul article. La conséquence est "que le *Nord* et *le Courrier de St. Hyacinthe* ont reproduit "notre article sur le tabac, en en donnant crédit à la *Revue*."

Si le *Défricheur* croit avoir le droit de se plaindre de la *Revue*, il doit reconnaître que nous avons aussi le droit de reclamer contre la même publication et contre lui-même.

D'abord, dans son avant dernier numéro, la *Revue Agricole* reproduit un article de la *Gazette des Campagnes*, intitulé: "Les oiseaux" sans lui en donner crédit. Le *Défricheur*, dans sa feuille où il reclame contre la *Revue*, reproduit le même article et l'attribue à cette dernière publication.

En second lieu, le *Défricheur* dans son numéro précédent reproduit un autre de nos articles, ayant pour titre: "La sécheresse" et le donne comme sien.

La *Revue Agricole* a aussi induit en erreur le *Journal de l'Instruction publique*, qui, dans son dernier numéro reproduit notre article sur "Les oiseaux" et l'attribue à la même feuille. La *Revue* est coutumière du fait, dit-on, et c'est là son moindre remords.

Une semblable conduite, surtout de la part de la *Revue Agricole*, n'est pas propre, assurément, à lui attirer la confiance de ses lecteurs.

Le *Défricheur* nous doit de reproduire cette réclamation.